

— LA —

SEMAINE RELIGIEUSE

— DE MONTREAL —

SOMMAIRE

I Annonces à faire en chaire. — II Ordo des fidèles. — III Solennités de titulaires. — IV Retraite sacerdotale mensuelle. — V Pauvres enfants. — VI Ordinations. — VII Déclaration d'un théologien protestant. — VIII Aux prières. — IX Correspondance des Etats-Unis. — X L'entrevue du curé d'Ars et du Père Lacordaire. — XI Apostolat de la Prière.

ANNONCES À FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 16 juillet

Solennité du Sacré-Cœur ; procession du Saint-Sacrement, consécration au Sacré-Cœur et neuvaine de Ste Anne (le 17 ou le 21).

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 16 juillet

Messe basse de l'oct. de la Dédicace, *double* ; mém. du V dim. ; préf. de la Trinité ; dernier Ev. du dim.

Solennité des SS. apôtres PIERRE et PAUL

Messe *principale* comme le 29 juin, *le cl. privil.* ; mém. de l'Oct. de la Dédicace et du V dim. ; préf. des apôtres ; dernier Ev. du dim. — Aux Hés vèpres (ant. *Juravi*) mém. 1o de S. Alexis, 2o de l'Oct. de la Dédicace, 3o du dim.

SOLENNITÉS DE TITULAIRES

Dimanche, le 23 juillet

Dans les églises dédiées à Saint-Jacques-le-Majeur, on anticipe en ce jour la solennité de Sainte-Anne, afin de faire celle du titulaire le 30 ; celle du Sacré-Cœur est remise au 6 août.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité des titulaires de Saint-Antoine (Montréal et Longueuil), de Sainte-Elisabeth, de Saint-Henri, de Saint-Vincent-de-Paul (Montréal et Ile Jésus) et de Sainte-Marguerite (Lac Masson).

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Solennité des titulaires de Saint-Antoine (Perkins Mills), de Saint-François-Régis (Kiamika), de Sainte-Elisabeth (Cantley), de Notre-Dame du Mont-Carmel (Duhamel), de Saint-Camille (Farrelton), de Saint-Bonaventure (Britannia), de Saint-Emile (Suffolk) et, *par anticipation*, de Saint-Déclan.

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Fête du titulaire de Saint-Liboire; solennité de Saint-Antoine, de Sainte-Madeleine et, *par anticipation*, de Saint-Nazaire.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES. — Solennité des titulaires de Saint-Antoine (Louiseville), de Saint-Paulin, de Saint-Elie (Caxton), de Notre-Dame du Mont-Carmel (Valmont), de Saint-Alexis (des Monts) et de Sainte-Madeleine (Cap).

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité des titulaires de Saint-Antoine (Lennoxville), de Saint-Elie (Oxford), de Saint-Zénon (Piopolis), de Saint-Camille (Cookshire) et de Saint-Praxède (Brompton).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Solennité des titulaires de Saint-Antoine (La Baie), de Saint-Silvère, de Saint-Guillaume (Upton), de Saint-David, de Saint-Bonaventure (Upton), de Saint-Frédéric (Drummondville) et, *par anticipation*, de Sainte-Christine et de Saint-Christophe (Arthabaskaville).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Solennité des titulaires de Saint-Jean-François-Régis, de Saint-Louis-de-Gonzague, de Sainte-Madeleine (Rigaud) et, *par anticipation*, de Sainte-Marthe.

DIOCÈSE DE PEMBROKE. — Solennité des titulaires de Saint-Antoine (Chalk River, Bois-Francis et Madawaska), de Saint-Henri (Boissonnault), de Notre-Dame du Mont-Carmel (La Basse) et, *par anticipation*, de Saint-Nazaire (Lac Barrière).

DIOCÈSE DE JOLIETTE. — Solennité des titulaires de Saint-Antoine (La Valtrie), de Sainte-Julienne, de Saint-Michel-des-Saints, de Saint-Zénon, de Saint-Henri (Mascouche), de Saint-Alexis et, *par anticipation*, de Sainte-Béatrix.

J. S.

RETRAITE SACERDOTALE MENSUELLE

Mercredi, le 12 juillet, à la cathédrale

LES exercices communs de la retraite mensuelle pour le clergé du diocèse de Montréal se font chaque deuxième mercredi du mois, à la cathédrale, dans la chapelle destinée aux mariages. Ils auront lieu cette semaine le 12 et commenceront à 2 heures précises. Ils comprennent la récitation des vêpres et complies, la préparation à la mort et une instruction suivie de la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Tous les prêtres sont invités à suivre ces exercices.

PAUVRES ENFANTS

PLUS que jamais nous avons besoin dans l'éducation et l'ins-
truction de l'enfance de l'idée d'un Dieu créateur et rému-
nérateur, d'un Dieu maître absolu de toutes choses, sau-
veur et juge suprême des hommes !

Où, avant l'orthographe, avant le calcul, avant la géographie et
l'histoire, avant le dessin, la calligraphie, la sténographie et la gym-
nastique, avant toutes ces sciences et tous ces arts, si agréables, utiles,
excellents qu'ils puissent être, il faut mettre le catéchisme, il faut
mettre l'atmosphère religieuse.

Où va l'enfant ? Quelles sont ses destinées ? Quels sont ses devoirs ?
Quelles doivent être ses chrétiennes espérances ? Voilà autant de
choses qu'il importe souverainement de lui apprendre de très bonne
heure.

L'orthographe a déjà changé plusieurs fois ; le calcul est devenu
trop souvent un instrument de vol et de rapine ; l'histoire, aujour-
d'hui, on la travestit d'une façon révoltante ; et la géographie de
l'Europe et même celle de l'Amérique, demain, peut-être, après des
guerres épouvantables, recevront des modifications profondes ; mais le
livre qui montre à l'enfant le chemin du ciel, les rudes sentiers du
devoir, du patriotisme et de la vertu, ce livre, *le catéchisme*, restera
éternellement vrai.

* * *

Malheur aux parents qui l'enlèveront cet admirable code de la vie
chrétienne, des mains de leurs enfants ! Malheur aux nations qui le
proscriront de leurs écoles ! Les générations qui n'auront pas com-
pris et aimé le catéchisme, seront trop égoïstes pour pratiquer la cha-
rité, trop sensuelles pour maîtriser les passions animales, trop lâches
pour se dévouer aux généreuses entreprises ; et le sanctuaire de la
famille sera profané, et l'autorité sociale sera méprisé !

* * *

Ces vérités éternelles, le Christ Jésus les a enseignées au monde ; et après lui, les Apôtres, ses successeurs, les Docteurs et les Pères de l'Eglise. Et leur éclatante lumière a frappé les philosophes et les poètes rationalistes eux-mêmes.

D'Alembert, consulté pour savoir s'il fallait préparer à la Première Communion un enfant auquel il s'intéressait, répondit : « Oh ! sans doute ! lorsque les jeunes gens n'ont pas de religion, ils envoient bientôt la morale à tous les diables ».

On connaît aussi l'aveu de Victor Cousin :

« L'augmentation de l'instruction n'amène pas du tout une augmentation de moralité : ce n'est pas l'instruction qui moralise, c'est l'éducation, chose fort différente, et surtout l'éducation religieuse. L'instruction n'est rien sans l'éducation, et il n'y a pas d'éducation sans religion. L'école publique est un sanctuaire dont la religion ne saurait être bannie ».

Victor Hugo soutint fortement l'enseignement religieux. Il allait jusqu'à dire : *Ensemencez les villages d'Evangelies !*

* * *

Au lieu de ces notions religieuses, dans nos écoles, dit un journal de Paris, pas de Dieu, pas de prêtres, pas de morale, aucune espérance de l'autre vie !

Nous continuons la citation, elle offrira un tableau saisissant des funestes et lamentables effets de l'éducation neutre. Plaise à Dieu qu'après avoir jeté les yeux sur cette peinture, les Canadiens prennent la résolution de se conformer en tout point aux graves et sages conseils qui leur ont été donnés par le Saint-Siège !

« On commence à reconnaître l'arbre à ses fruits et à gémir sur les abominables résultats produits par les écoles *laïques* ou *neutres*.

« Regardez, dans les faubourgs de Paris, ces bandes de petits vauriens tout frais moulus de l'école sans Dieu, insolents, grossiers, le blasphème à la bouche. A douze ans, ils fument, jurent et sacrent. C'est l'armée de l'émeute et de la révolution sociale qui s'élève. Ce

sont les formidables recrues du socialisme et de l'anarchie. On a prétendu former des citoyens et on nous prépare des bandits.

« Je dis bien : bandits, car où il n'y a plus la crainte de Dieu, ni aucun frein moral, la bête humaine se déchaîne, et ni les lois, ni les règlements de police ne sauraient la retenir. De là ces crimes d'enfants de plus en plus nombreux, ces suicides de mineurs, ces vols, ce dévergondage, ces mœurs infâmes qui gangrènent Paris et une partie du pays.

« En face de ce débordement du mal, tous les catholiques doivent se lever pour défendre l'âme de l'enfant et lui assurer, avec une éducation chrétienne, la connaissance et le respect de ses devoirs. »

ORDINATIONS

JEUDI, le 29 juin, Mgr Zotique Racicot, évêque de Poggia, auxiliaire de Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal, a fait dans la cathédrale de Montréal les ordinations suivantes :

Diacres

Pour le diocèse de Montréal : MM. J.-S. McCrory, C.-J. Pilon, S.-E. Girard ;

Pour le diocèse de Saint-Hyacinthe : M. L. Barsalou ;

Pour le diocèse de Dallas : M. R.-J. Hutcheson.

Prêtre

Pour le diocèse de Montréal : M. E.-L. Dulude.

Dimanche, le 2 juillet, Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, a fait dans l'église de Sainte Anne à Montréal les ordinations suivantes :

Prêtres

Pour le diocèse de Montréal : MM. J.-S. McCrory, A.-J. Desroches, H.-J. Papineau-Montigny ;

Pour le diocèse de Saint-Hyacinthe : M. L. Barsalou ;

Pour le diocèse de Dallas : M. R.-J. Hutcheson.

DECLARATION D'UN THEOLOGIEN PROTESTANT

TE docteur Briggs, professeur au séminaire théologique de New York et membre de l'Eglise épiscopale, est un des penseurs américains les plus éminents ; il a écrit dans l'*American Journal of theology* (Chicago) un article, ou plutôt un manifeste, qui a fait grand bruit aux Etats-Unis.

L'auteur prouve, à l'aide d'arguments historiques, que le nom de catholique a toujours signifié essentiellement trois choses : l'unité vitale de l'Eglise dans le Christ, l'unité géographique de l'Eglise répandue dans le monde, et, enfin, l'unité historique de l'Eglise dans la tradition apostolique. Examinant ensuite les diverses confessions, le docteur Briggs en arrive à conclure que l'Eglise romaine est seule en possession de cette triple unité. Le symbole des apôtres, écrit-il, est essentiellement un symbole romain ; c'est à Rome que le canon de la Sainte Ecriture a d'abord été fixé et le canon romain est peu à peu devenu la règle de l'Eglise entière. La succession des évêques, avec la doctrine qui la consacre, apparaît, pour la première fois (et là seulement) dans l'Eglise romaine.

“ La constitution romaine est devenue celle des Eglises d'Orient. L'Eglise romaine du IIe siècle a eu la primauté dans le christianisme. Une des raisons en fut que c'était dans la capitale de l'empire qu'affluaient les fidèles. Rome a été aussi le centre de la lutte du christianisme contre la puissance impériale. A Rome encore furent gagnées les principales victoires sur le gnosticisme, sur Marcion et plus tard sur les montanistes et les donatistes. Tous les partis, lorsqu'il s'agissait de controverses, en appelaient à Rome, qui devint ainsi la citadelle du christianisme. C'est là que les institutions chrétiennes reçurent le développement le plus riche et le plus vigoureux, que

la vie chrétienne donna la plus large carrière à son activité dans les multiples manifestations d'amour sacré, et qu'elle a recueilli les preuves les plus éclatantes de sa réalité et de son pouvoir ”.

L'Eglise catholique contemporaine est donc l'héritière directe de l'Eglise catholique du IIe siècle ; elle a le droit de porter le nom d'*universelle*.

“ Rome a été, dit l'auteur, l'Eglise martyre par-dessus toutes les autres. Les principaux des apôtres, Pierre et Paul, et une grande multitude de tous pays y souffrirent l'affreux bain du sang de Néron qui est le ciment du livre de la révélation. Dans son Ignace d'Antioche, son Clément, son Hippolyte, son Justin et une foule de héros chrétiens, elle est morte pour la foi ; de même que dans ses sainte Cécile, sainte Agnès et une multitude de matrones et de vierges, elle s'est offerte en sacrifice au Christ. L'Eglise romaine a son fondement dans le sang des martyrs et ceci, mieux que tout, lui a donné la prééminence et la lui a perpétuée. A Rome on se sent proche des martyrs, on touche au christianisme originel ”.

L'unité géographique a été perdue par les Eglises protestantes, par l'Eglise anglicane plus que par aucune autre (l'Eglise épiscopale, à laquelle appartient M. Briggs, est l'Eglise anglicane détachée de son tronc et continuant à réunir quelques fidèles dans les conditions de liberté et d'indépendance sous lesquelles vivent aux Etats-Unis les autres confessions). Car l'Eglise d'Angleterre est tellement une Eglise nationale qu'elle se trouve confinée dans la race anglo-saxonne. Non seulement elle n'a pas de contact avec l'Eglise catholique, mais elle n'a pas non plus de communion avec les Eglises nationales sœurs... Les Eglises presbytériennes et réformées ont plus de catholicité dans leurs formes géographiques que l'anglicanisme. On chercherait en vain dans les *Articles de la religion* la moindre idée d'une Eglise catholique.

Le nom de catholique semble être au docteur Briggs l'appellation la plus désirable, pourvu que ce ne soit pas simplement une appellation. " A moins que le nom ne corresponde à la chose, écrit-il, c'est une honte de le prendre ".

Il reconnaît alors que beaucoup d'ardents chrétiens en-dehors même des anglicans, mais appartenant à toutes les dénominations, sont sous l'influence d'une réaction : ils souhaitent sincèrement de devenir catholiques en vérité et spécialement de regagner l'unité universelle de l'Eglise. " Lorsque nous aurons reconquis la chose, dit le révérend Briggs, nous pourrons nous honorer de ce titre... Le plus grand mouvement qui aujourd'hui se fasse jour dans le monde est la réaction catholique, sa force est trop impétueuse pour qu'il soit guidé ou contrôlé. Le Saint-Esprit de Dieu trace la voie à la renaissance, à la *récatolisation* et à la réunion de la chrétienté dans un saint amour ".

Nous nous sommes contentés de reproduire les paroles du docteur Briggs. De quelque côté que se montrent ces symtômes, quelques formes qu'ils prennent, qu'ils soient le fruit de longues recherches historiques et théologiques, comme chez le pasteur norvégien Krogh-Forming, conséquences de l'expérience ecclésiastique, comme chez Benson, de l'expérience religieuse personnelle, comme chez tant d'autres, ils sont curieux à observer et précieux à recueillir.

AUX PRIERES

Sœur Sainte-Marie-Genèviève, née Marie-Arabella Fraser, des
Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Montréal.

CORRESPONDANCE DES ETATS-UNIS

Troy, N. Y., 15 juin 1905.

LE procédé serait à coup sûr très paradoxal, très *américain* comme diraient certains, mais il serait en même temps très logique et très chrétien et il produirait dans une âme anémiée bien des fruits de salut. Le procédé consisterait en ceci : Au lieu de lire le journal, uniquement selon la mode athénienne, pour y trouver des nouvelles, pour se satisfaire de l'imbécile *quid novi?* qui nous mord sans cesse,—on lirait le journal selon la méthode philosophique, pour y trouver le pourquoi et le comment, les causes et les conséquences des événements de la vie, et leur retentissement dans l'éternité.

— Que l'on me permette de traduire en acte la méthode que je préconise. Pour cela je vais cueillir, au hasard de mes yeux, une gerbe de faits, dans la presse de cette semaine. Ces faits seront les *points* de méditation que nous essaierons ensemble.

— Voici un article sur l'Université Catholique de Washington. Il y a un an, par suite de la banqueroute de son trésorier, cette maison était à la veille de sombrer. Tout était perdu fors l'honneur. D'autres se seraient découragés ; mais il n'en alla pas de même chez les directeurs de cette école fameuse. Ils rédirent à leur manière ce vers de la chanson gauloise :

S'il faut recommencer nous recommencerons !

Et en voici le résultat. A la date du 15 juin dernier, l'Université avait ramassé la somme très imposante de \$339,047,52.

Oh ! la belle leçon d'énergie et d'endurance qui découle de là ; oh ! le bel exemple de dévouement et de loyauté — et d'exactitude. Ça 52 centins qui se promène là avec les \$339,047 — image du sou donné par le pauvre — n'est-il pas à ravir ? Et ne sommes-nous pas en droit de choisir comme bouquet spirituel ce mot de Webster : *When there is a will there is a way* ; ou celui de saint Augustin : *Si fecerunt isti cur non ego ?*

— Un autre article de journal. Il est intitulé : “ Un incendie à la Bowery de New York ”. En deux mots voici l'histoire, comme dit Musset. Le feu fait rage de toutes parts, à grand peine les pompiers parviennent à transporter une bande d'enfants de la maison sur la rue, lorsque l'une des petites filles ainsi sauvées de crier à l'homme sauveur : j'ai oublié ma poupée, sauvez-la, sauvez-la.

Au point de vue psychologique ce sauvez-la vaut seul un long poème. Tu as souri, ami lecteur, en l'entendant des lèvres d'une petite Juive du Ghetto. N'en souris plus, car bien souvent tu *agis* comme elle et c'est sur toi que tu devrais pleurer. Dans l'effrayant danger de mourir que tu cours sans cesse, tu songes à combien de bagatelles, tu songes à ton or, à tes plaisirs d'un jour ; et tu oublies l'essentiel, l'*unum necessarium* dont te parle ton Maître. Ne ris plus, te dis-je. Du ciel ou de l'enfer un seul fil te sépare, un fil aussi frêle que ténu : ce fil s'appelle la vie.... Et tu ne songes qu'à sauver ta poupée. *Stulte, hac nocte repetent a te animam tuam.* O fou, cette nuit même tu peux mourir.

— Encore une autre découpe de gazette. Je l'extrahis du *Freeman's*, où elle s'appelle : *A story with morals*. Il y a quelques jours madame Slavin, de New York, perdit \$8,550 qu'elle venait de retirer de la banque. C'était toute sa richesse. Pleurs, désespoir, etc. Lundi dernier, un homme et une femme viennent la voir : “ Où avez-vous égaré votre argent ? ” lui demandent-ils. — Près de la Nassau Trust Company. — Combien ? — \$8,550. — C'est bien, voici le tout que nous avons trouvé précisément à cet endroit. — Mais qui êtes-vous que je vous remercie. — Il n'importe. Nous sommes des paroissiens de l'église Saint-Jean-Baptiste, nous avons un fils prêtre et il n'aimerait pas que l'on fasse du bruit autour de notre nom. D'ailleurs nous n'avons fait que notre devoir et il suffit. ”

C'est vrai ils n'avaient fait que leur devoir ; mais tout de même il y a lieu pour madame Slavin de se réjouir que sa bourse soit tombée entre les mains de gens “ fidèles à prendre de l'eau bénite et à aller à la messe ”. Pascal a une belle page là-dessus.

— Un autre exemple encore sur un autre sujet. Je viens de le lire dans une feuille de Troy, mais hélas ! c'est dans n'importe quelle feuille américaine que l'on pourrait chaque jour en lire de similaires.

“ Hier soir, John X. . . se mit à boire, à boire encore jusqu'à état complet d'ivresse. Il en est mort ce matin. C'est le quatrième cas que nous avons à relater depuis huit jours, rien que dans notre ville ”.

J'ai parlé ici dernièrement de l'ivrognerie et des moyens de la combattre. A propos du cas que nous venons de lire, je voudrais donner une réponse à certains préjugés qui courent sur le sujet en question.

— Montaigne disait : “ Chez nous tout mal vient d'ânerie ”. Autrement dit, tout mal vient de l'ignorance. Essayer d'éclairer est donc faire œuvre utile. Essayons-le.

Les spiritueux, dit-on, réconfortent et donnent de la vigueur. Ils excitent. Ils nourrissent. Ils sont une source de jouissances. Ils réchauffent. Ils donnent de l'appétit.

Autant de mensonges que de *maux*. Je cite quelques autorités. “ Les spiritueux ne donnent pas la force, mais l'illusion de la force. On pourra, sous l'influence de l'alcool, accomplir à un moment donné une tâche exceptionnelle : ce sera l'effet du coup de fouet sur le cheval ; mais il ne nourrira pas plus nos muscles que le coup de fouet ne nourrit ceux de l'animal. Et plus a été vive cette excitation factice et passagère, plus est marquée la dépression d'énergie qui lui succède ”.

“ En 1894, aux Etats-Unis, écrit Henri de Parville (1), on a réalisé une expérience qui est bien démonstrative. On a fait travailler vingt hommes ne buvant que de l'eau et vingt autres buvant du vin, de la bière et du brandy. Au bout de vingt jours, on mesura le travail effectué. Les ouvriers buveurs de liqueurs fortes eurent le dessus pendant les six premiers jours ; puis vint une sorte de période de réaction ; finalement les buveurs d'eau l'emportèrent en effectuant un travail au moins triple. On contrôla l'expérience en changeant les rôles. Les buveurs d'eau durent adopter le régime alcoolique pendant vingt jours, et réciproquement les buveurs de boissons fermentées furent mis à l'eau claire. Encore cette fois, les ouvriers buveurs d'eau finirent par donner une somme de travail notablement supérieure à celle des buveurs de vin.

(1) *La Nature*, No du 15 mai 1897.

“ La conclusion qui ressort de cette double expérience, c'est que pour un effort prolongé l'usage de l'alcool diminue la puissance musculaire ; en d'autres termes : la machine humaine alimentée avec de l'eau fournit plus d'énergie qu'avec de l'alcool. ”

Les spiritueux ne nourrissent pas non plus. Qu'est-ce en effet qu'une nourriture ? Une nourriture est un comestible apte, après certains changements opérés dans le tube digestif, à être assimilé à l'organisme. Or, d'après les chimistes, l'alcool n'est à aucun degré assimilable, vu qu'il ne peut subir dans l'organisme la combustion physiologique. Et conséquemment il n'est ni un aliment plastique, servant à réparer les pertes des tissus ; ni un aliment respiratoire, apte à produire la chaleur animale.

L'alcool réchauffe-t-il ? Voici la réponse des savants : quand la température est basse, l'alcool réchauffe momentanément ; mais une réaction ne tarde pas à se produire — réaction extrêmement dangereuse pour la santé — qui amène un refroidissement considérable et très soudain — cause fréquente de pneumonie.

L'alcool est-il une source de jouissances ? Ici il faudrait s'entendre. Pour cela tentons une simple distinction. Sur la bête qui rugit en chacun de nous, reconnaissons que les spiritueux peuvent produire une sensation agréable, sensation de plaisir qui a quelque chose de commun avec la sensualité coupable. Pour un moment l'ivrogne alors oublie ses tracas, ses affaires, ses déboires, ses ennuis.

Mais cette volupté, cette *sensation* désordonnée, est-ce bien en cela que peut résider le bonheur de l'homme, de l'homme né pour la joie de l'âme et pour le *sentiment* infini ? Non, non, ne profanons pas les mots et ne donnons pas le nom de jouissances réelles au simple plaisir de la brute. Et j'ai tort de comparer l'ivrogne à la brute, car aucune bête ne s'enivre volontairement. Appelons les choses d'un autre nom et disons que si le buveur invétéré ressent quelque jouissance dans son œuvre de mort, c'est celle de la furie antique tourmentant sa victime, c'est celle de l'ange déchu tentant l'humanité.

Tirons le rideau sur le reste de cette scène lugubre et laissons à l'enfer ses secrets, car l'apôtre saint Paul a parlé là-dessus : *neque ebriosi regnum Dei possidebunt* (2).

(2) I Cor. VI, 10.

L'ENTREVUE DU CURE D'ARS ET DU PERE LACORDAIRE

Souvenirs d'un pèlerin lyonnais

NOUS eûmes l'occasion de faire connaître au R. P. Lacordaire les impressions que nous avons éprouvées à Ars ; quelques mots d'une conversation fugitive suffirent pour exciter en lui le désir de visiter le saint curé. Ne s'était-il pas écrié un jour, à Notre-Dame, avec une voix émue et suppliante : « Mon Dieu, quand donc daignerez-vous nous donner des saints ? » La pensée d'en rencontrer un le remplit de joie ; elle ne quitta plus son grand esprit et son cœur si dévoué. En 1843, il écrivait à l'un de nous : « Lorsque nous nous reverrons à Lyon, je vous demanderai de me conduire près du saint que vous savez, et je me réjouis d'avance de ce pèlerinage (1).

Appelé par Son Eminence le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, à prêcher dans sa cathédrale le carême de 1845, l'impression immense qu'il produisit, les travaux de la station, les réceptions nombreuses qui en résultèrent, rien ne lui fit oublier le pieux pèlerinage réolu depuis plus de trois années. Aussi, dans les premiers jours de mai 1845, un modeste char dut partir pour Ars, emportant l'illustre religieux et deux de ses amis qu'il avait bien voulu admettre à l'accompagner.

Dès 5 heures du matin on se rendit à l'église, où se trouvaient un si grand nombre de pèlerins qu'il était douteux que M. Vianney eût été prévenu. Le R. P. Lacordaire pénétra donc dans la sacristie à peu près à l'improviste. Le saint curé, qui y arrivait au même instant, témoigna la plus vive satisfaction à la vue de ce visiteur inattendu. Il l'embrassa avec effusion, lui pressa les mains à plusieurs

(1) Lettre du P. Lacordaire, du 2 mars 1843.

reprises, le remercia avec un indicible sourire de bonheur. Il lui demanda en même temps s'il désirait offrir le saint sacrifice, s'il voudrait bien prêcher aux vêpres, et lui exprima sa joie de le voir, avec un accent des plus affectueux.

Le P. Lacordaire voulut éviter de parler et opposa une résistance bien résolue aux instances qui lui furent faites. Il fit valoir son désir d'être à Ars le plus oublié des pèlerins et la privation qu'il causerait aux âmes venues de loin pour entendre une voix bien préférable à la sienne. Sa décision parut d'autant plus forte qu'elle se fondait sur l'humilité, et le curé, sans abandonner son désir, s'abstint d'insister trop. Il se mit à chercher les plus beaux ornements et les vases les plus riches. Lui-même il ouvrit les armoires avec vivacité et entraînement. Il en tira un calice d'or ciselé, un missel à la reliure magnifique, une aube de fin lin ornée de dentelles, une chasuble tramée et brodée d'or.

Le R. P. Lacordaire revêtit les ornements sacerdotaux et dit une messe basse au maître-autel de l'église.

La grand'messe fut célébrée par M. Vianney. Le R. P. Lacordaire y assista placé dans la tribune. Le curé d'Ars fit un prône sur la réception de l'Esprit-Saint. Il exhorta aussi ses paroissiens à donner pour la construction du chœur de l'église. Il dit comment l'âme humaine était admise à recevoir le Saint-Esprit. Il décrivit avec bonheur les effets qu'il produit en elle. Il exalta la bonté de Dieu, la prérogative de l'homme d'entrer en relations avec son Créateur. Il eut des paroles saisissantes pour rendre le bonheur de ceux qui sont pénétrés de l'Esprit-Saint. Elles devinrent tendres quand il pressa les fidèles de se rendre dignes de tant de félicité; et quand ses forces, moins grandes que son ardeur, ne lui permirent que de prononcer des phrases peu articulées, tous ses auditeurs gardèrent un silence tel et se tinrent dans une immobilité si absolue, qu'on ne put se méprendre sur l'émotion dont ils étaient saisis. Le R. P. Lacordaire parut étonné. Lorsqu'on lui demanda ce qu'il pensait de M. Vianney, il répondit : « C'est un très saint homme, et il parle comme il faut le faire pour entraîner ».

Non seulement le R. P. Lacordaire dût céder aux instances du curé d'Ars pour prêcher, mais aussi pour officier à vêpres. En promettant d'adresser quelques paroles, il était visiblement peiné de jouir d'une espèce de privilège oratoire, et son humilité lui fit certainement prendre le parti de décolorer sa parole. En débutant, il dit qu'il était venu visiter M. Vianney par respect filial, et qu'il se reprochait d'usurper sa place. Il s'en excusa auprès de l'auditoire, qui se composait de fidèles venus pour entendre M. le curé ou aimant avec raison ses conseils plus que tous autres. Il parla de l'amour de Dieu pour son Eglise et de la nature de cette Eglise. Il ne se laissa aller à aucun mouvement oratoire, mais son grand esprit se trahissait malgré lui. Par une pente invincible de son illustre nature, il arrivait à exprimer de magnifiques idées. Privées de toutes parures de style, elles paraissaient plus grandes et plus énergiques. Le saint curé prêta une attention que je ne craindrai pas d'appeler dévorante et attendrie. Il était beau de voir ces deux grands serviteurs de Dieu s'efforçant l'un d'effacer son génie, l'autre de cacher sa sainteté, tandis que tous deux voulaient servir le même maître avec un égal amour.

Après les vêpres, M. Vianney se rendait au presbytère avec le R. P. Lacordaire seul. Ils eurent là une conférence dont l'objet est resté inconnu, mais qui parut avoir causé beaucoup de satisfaction au R. P. Lacordaire.

Par une exception des plus rares, le curé d'Ars accompagna son visiteur après l'entrevue qu'il avait eue avec lui. Une conversation animée se prolongea au dehors. Nous suivîmes de loin, respectant cet échange de pensées intimes. A la grille du château d'Ars, le curé et le R. P. Lacordaire s'arrêtèrent. Nous les imitâmes à vingt pas en arrière, et fûmes bientôt témoins d'une lutte d'humilité qui nous remplit d'émotion. L'heure de la séparation était venue. Il était à peu près certain que ces deux âmes éminentes ne se rencontreraient plus en ce monde, car l'une et l'autre allaient reprendre leurs rudes travaux pour le service de Dieu. Toutes deux sentaient qu'il ne leur serait plus donné de se revoir, et une gravité mélancolique régnait

en elles. M. Vianney demanda la bénédiction du R. P. Lacordaire et se disposa à se mettre à genoux à ses pieds. Celui-ci refusa énergiquement d'accepter le rôle qui lui était offert, et demanda lui-même la bénédiction du curé d'Ars. On se tenait les mains en s'adressant de vives instances et en obéissant à un sentiment si sincère, qu'il était difficile de présager lequel des deux triompherait. Le combat dura plusieurs minutes. Le R. P. Lacordaire parut inébranlable dans sa résolution inspirée par l'humilité, la vénération et la déférence due à l'âge. Le curé d'Ars finit par être obligé de céder. Ses gestes furent ceux d'un homme qui subit une rude contrainte, et le mot de *sacrifice* prononcé par lui arriva distinctement à nos oreilles. Le R. P. Lacordaire se prosterna les deux genoux à terre, et nous en fîmes autant à quelque distance. Le saint curé prononça les paroles d'usage et donna sa bénédiction à l'illustre religieux agenouillé devant lui. Celui-ci s'étant relevé, ces deux hommes s'embrassèrent avec effusion. M. Vianney se retourna alors brusquement, comme s'il eut fait violence à un entraînement.

APOSTOLAT DE LA PRIERE

INTENTION GENERALE

Pour le mois de juillet 1905, approuvée et bénie par Pie X

LES EXERCICES SPIRITUELS

PRIÈRE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

DIVIN Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel. Je vous les offre, en particulier, pour les œuvres de retraite, se généralisant de plus en plus, transforment la société qui s'égaré.

Résolution apostolique : Faire une retraite chaque année.